



CONDOR

ENTRETIEN AVEC ANNE THÉRON

Le public du Festival d'Avignon connaît bien Frédéric Vossier : on lui doit *Ludwig, un roi sur la lune* mis en scène par Madeleine Louarn et *Lotissement* par Tommy Milliot. Aujourd'hui vous montez son texte *Condor*, récit d'une nuit dans la vie de deux personnages sous fond de dictature et de torture. Comment s'est passée la rencontre avec son écriture ? Qui sont Anna et Paul, les protagonistes de ce huis clos nocturne ? Que raconte votre mise en scène de *Condor* ?

Anne Théron : Frédéric Vossier est responsable de la formation dramaturgique au Théâtre national de Strasbourg (TNS) dirigé par Stanislas Nordey. C'est Stanislas qui a d'abord reçu le texte et l'a ensuite proposé aux metteurs en scène associés du TNS, comme moi. Je l'ai lu en une nuit. J'ai tout de suite été intéressée par cette histoire dans laquelle se retrouvent les thèmes de la violence politique et sociale du philosophe qu'est Frédéric Vossier. Le titre de la pièce fait explicitement référence à l'opération Condor, ce programme commun des dictatures d'Amérique Latine lancé en 1975 afin d'organiser la répression définitive de toute opposition, de toute contestation de gauche. Une opération qui a fait plusieurs milliers de victimes, organisée par les services secrets d'Argentine, de Bolivie, du Brésil, du Chili, du Paraguay et d'Uruguay avec l'appui de la CIA et de Henry Kissinger, alors secrétaire d'État des États-Unis d'Amérique et prix Nobel de la Paix... Cette toile de fond permet à Frédéric Vossier de parler, selon ses propres termes, « *d'une vieille guerre de la lutte des classes* » en construisant « *une dramaturgie traumatique de ce qu'est devenu le mouvement ouvrier aujourd'hui : un mouvement blessé, cassé, morcelé, égaré, hanté* ». Pour ma part, je n'ai pas cherché à mettre en scène les aspects purement historiques, politiques et sociaux liés à l'opération Condor, qui appartiennent à l'histoire d'Anna et de Paul, mais j'ai plutôt gratté du côté de l'inconscient et du traumatisme d'Anna. Cette approche était possible parce que le texte de Frédéric Vossier est en creux. Il fabrique des tensions, du suspense, et laisse une grande latitude à la mise en scène. Moi qui travaille depuis toujours sur l'intertextualité, qui cherche à faire entendre ce qui n'est pas dit, j'y ai vu comme un défi. *Condor* raconte l'histoire d'une femme qui, un soir, appelle un homme au téléphone pour le rencontrer. Il accepte d'aller la chercher et de la ramener chez lui. On s'aperçoit qu'ils se connaissent très bien, que cela fait quarante ans qu'ils ne se sont pas vus et que ces retrouvailles ne vont pas être simples. Finalement, on comprend qu'ils sont frère et sœur, qu'ils viennent du Brésil et que, pendant la dictature, elle était du côté des opposants, qu'elle a été torturée, alors que lui était du côté des bourreaux. Ils ont une mémoire commune des événements mais une vision diamétralement opposée. Elle est une survivante. Lui un obsessionnel de l'ordre qui pense ne pas avoir commis d'erreur. Elle s'appelle Anna, il s'appelle Paul. Ils vont passer une nuit ensemble. Une nuit aussi terrible qu'étrange au cours de laquelle vont ressurgir des souvenirs, des hallucinations. Pourquoi est-elle venue ? Pourquoi accepte-t-il de la recevoir ? Toute la pièce tourne autour de cette question. Si nous pouvons penser qu'elle est venue pour le tuer (et elle le fera à sa manière), Anna semble être aussi là pour vérifier que l'impensable, incarné par son frère, a bien eu lieu, qu'elle n'est pas folle, que c'est l'Histoire qui est folle... Elle a besoin de retraverser ce passé mais se retrouve face à quelqu'un qui tente à plusieurs reprises de recréer du lien, qui a des gestes tendres, alors même qu'il n'a pas changé. Il se dit peu de choses cette nuit-là, alors tout ce qui se dit est forcément colossal, cruel, dur. Les mots n'arrivent pas à les convaincre. D'ailleurs, dans *Condor*, ce sont les silences qui racontent le plus. Finalement, tout ce que l'on sait, c'est qu'Anna ressortira vivante de cette épreuve. Au-delà de ce qui s'est passé au Brésil et de ce qui s'y passe encore (c'est effrayant, l'Histoire qui fait boucle), mon intention première est de travailler sur des questions de mémoire et de résilience : comment fait-on pour survivre ? Pourquoi la mémoire est-elle si proche de la fiction ? C'est un geste artistique complexe pour cette pièce que je qualifierais de cauchemar psychologique et politique.

Comment travaillez-vous avec les acteurs ? Dans quel espace allez-vous les placer, vous dont les mises en scène sont selon vos mots des objets, des recherches sur le corps, la vidéo et le son ?

Mireille Herbstmeyer est une actrice à la présence incroyable. Elle a comme partenaire Frédéric Leidgens, un autre acteur d'exception dont j'adore la fragilité. Pour eux, j'ai découpé ce texte dense, dans lequel on pourrait se perdre, et j'ai construit une partition globale avec mon équipe de créateurs. Aux comédiens, je demande avant tout de trouver un jeu réaliste. La mise en scène doit ensuite décaler ce jeu. J'ai également demandé sa collaboration au chorégraphe Thierry Thieû Niang. Je cherche à ce que le texte traverse le corps des acteurs, révèle leur manière de penser, d'être. Il a fallu trouver comment montrer cette histoire passée, cette mémoire ancrée. De ce point de vue, le travail de la voix et du son est primordial. J'utilise souvent la voix amplifiée, non pas pour la modifier ou jouer avec son volume mais pour créer des gros plans sonores qui permettent de rapprocher l'acteur du spectateur. Il y a rarement de la musique dans mes pièces. J'utilise le son comme une matière brute à monter, mixer, et je réfléchis à la façon de le diffuser pour sculpter le travail des interprètes. Avec Sophie Berger, la créatrice sonore, nous avons cherché un son aquatique donnant la sensation d'être en apnée, au bord de l'étouffement, susceptible de créer de la tension par nappes successives conduisant à un silence angoissant. Je tente de déplier le texte et de lui donner un mouvement dans l'espace. Barbara Kraft, la scénographe, m'a tout de suite proposé un bunker, ce que j'ai accueilli comme une évidence. Ce décor est l'espace mental d'Anna. Celui dans lequel elle s'est enfermée depuis l'époque où elle a été arrêtée et torturée, au point qu'elle doute aujourd'hui de la réalité. Ces retrouvailles avec son frère pourraient n'être qu'une fiction. Une sensation que les images, signées Mickaël Varaniac-Quard, projetées en mode vidéo-surveillance, renforcent.

Comment situez-vous cette pièce dans votre parcours d'artiste à la fois auteure, réalisatrice et metteuse en scène qui attache une grande importance aux femmes, à leurs histoires ?

Cela fait très longtemps que je travaille sur la mémoire, celles des femmes en particulier. Ce qui m'intéresse, ce n'est pas l'aspect social ou politique du féminin ou du féminisme, mais de pister l'inconscient féminin : « Qui parle quand elle parle ? » Ce que traverse Anna n'a rien à voir avec ce que vivent les personnages féminins d'*À la Trace* ou de *La Religieuse*. Le texte de Frédéric Vossier m'a amené un autre type de trauma, celui de la torture. Il m'a fait passer un cap dans les histoires de femmes que j'explore au plateau, dont je cherche le visage – tout en sachant qu'il n'y en a pas qu'un, ils sont multiples, et c'est ce que j'aime. La peinture de Francis Bacon a une grande importance dans ma vie. Il peint les corps comme de la viande. Il peint le visage de chair derrière le masque de la figure. J'aimerais faire entendre ce que les femmes éprouvent, et pour moi c'est de l'ordre du cri. Ce cri derrière le masque que j'entends dans les peintures de Bacon. Pour ces raisons, *Condor* est une pièce particulière. Elle est courte, dense, violente, et elle fabrique de la beauté à partir de l'impensable.

Entretien réalisé par Francis Cossu le 16 décembre 2019